

JEAN BEAUMONT

Les casse-gueules



BeQ

Jean Beaumont

Diane la belle aventurière # 077

Les casse-gueules

roman

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 498 : version 1.0

Les casse-gueules

Collection *Diane la belle aventurière*
gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Au yeux de Diane, Montréal n'avait pas changé.

Quelques légères améliorations ici ou là, presque toutes en rapport avec les problèmes de circulation.

Mais l'aspect même de la ville n'était que peu modifié.

Seule une chose était changée que Diane ne perçut pas tout de suite, mais qui pourtant n'était que trop vraie.

Ville autrefois très insulaire, calme, peu encline aux exploits de grande métropole, subtilement Montréal s'était débarrassé de ce manteau de bourgeoisie.

Aujourd'hui, métropole pour vrai, ville devenue sans âme, Montréal possédait plus de commerces que d'églises et de couvents. Et la

pègre y vivait prospère.

C'était le changement le plus important, le plus grave, et aussi le moins facile à deviner.

C'était indéfinissable, et certes l'on ne pouvait s'attendre à ce que ce soit écrit sur les murs. Mais pour quiconque revenait à cette ville après une longue absence, cette « présence » de la pègre se faisait sentir. Sans que l'on sache bien de quelle façon. Était-ce dans l'aspect plus effronté de la vie, une sorte d'émancipation ?

Diane, bien au courant de ces changements internes, trouvait cependant qu'ils n'affectaient pas vraiment les quartiers paisibles de périphérie. C'était au centre de la ville que cela se voyait. Mais elle avait vécu dans des endroits infiniment pires et ne trouvait donc pas matière à se surprendre.

Ce qu'elle avait à faire ici l'empêcherait bien, elle en était sûre, de savourer ce retour à sa ville natale autant qu'elle le voudrait.

Personne ne l'avait fait demander.

C'était en lisant le journal qu'elle avait eu ses

premiers soupçons et une rencontre de hasard avec un vieil ami, à New-York, avait éveillé le flair qu'elle avait.

L'ami, un distant cousin de son père, était devenu vice-président d'une société d'assurance-automobile. Comme Diane, la veille, avait lu dans un journal, les détails d'un vol qui lui avait mis la puce à l'oreille, elle profita de cette rencontre pour en savoir plus long.

La société en question, même si elle était américaine, avait une gestion canadienne dépendante, et le vice-président Arnold serait sûrement au courant, si quelque chose se passait, et si la dite société s'en rendait compte.

Ils dînaient au « 21 », à une table retirée et paisible.

Diane montra à Jim Arnold la découpeure de journal.

– Qu'est-ce que vous dites de ça ? demanda-t-elle.

On y racontait un événement que le journal ne qualifiait pas de bizarre mais qui l'était aux yeux

de Diane.

Une voiture accidentée, gravement endommagée, dont on venait de terminer la réparation, venait d'être volée... Rien de bien extraordinaire à la chose, et l'on y avait consacré un entrefilet. Une phrase, toutefois, pouvait faire réfléchir. C'était le douzième cas du genre dans un mois à Montréal. C'était dit sans commentaires et l'on ne pouvait même déduire que la police s'intéressait à la chose.

C'était rien, semblait-il. Peut-être des coïncidences...

Mais le flair de Diane n'acceptait pas d'explication simple.

Quelle chose se passait. Mais quoi ?

– Est-ce que vous savez quelque chose de ces coïncidences ? demanda Diane à son compagnon.

Jim Arnold avait plus de soixante ans. C'était un homme plutôt petit, très soigné de sa personne, un homme au visage grave et doux.

– Mon Dieu, puisque vous le demandez, Diane, j'avoue que nous sommes un peu

préoccupés de cette histoire.

– Qu'est-ce que vous en savez ?

– Pas grand-chose, sauf que seulement trois garagistes sont impliqués.

– Ah !

– Oui...

– Mais... seulement trois, est-ce que ce n'est pas un signe de collusion, de quelque chose ?

– Chaque cas a été étudié, évidemment. Nous avons payé quelques-unes de ces réclamations. Deux autres compagnies ont payé le reste. Ce qui ne veut pas dire que nous soyons restés oisifs.

– Et rien ne cloche ?

– À l'investigation, rien ne cloche en effet. Ce sont des cas légitimes d'accidents. Les voitures ont été portées au garage pour réparation. La dite réparation une fois accomplie, dans les deux ou trois jours qui suivent, l'auto est volée.

– Et c'est tout ?

– Voilà.

– Et pas le moindre anicroche.

– Nos enquêteurs ont étudiés les cas. Puis nous avons soumis chaque dossier à des enquêteurs indépendants. Puis nous avons formé une sorte de comité d'étude parmi notre personnel et finalement les directeurs de la compagnie eux-mêmes ont scruté chaque dossier.

– Et toujours rien.

– Toujours rien. Les propriétaires de ces voitures ne se connaissaient pas. Nous l'avons établi hors de tout doute. Les garagistes se connaissaient, mais le vol de chaque voiture a été accompli hors de leur connaissance, et chaque fois d'une façon différente.

– Et pourtant, monsieur Arnold, vous admettez avec moi que toute cette histoire semble louche.

– Nous sommes d'accord. Mais tant que nous n'aurons pas de faits nouveaux, l'enquête ne prouve rien de louche.

– Et si j'allais à Montréal, moi... ? Si je tentais de découvrir quelque chose dans cette affaire ?

– Vous savez, Diane, je n'aurais pas osé vous le demander.

– Allons donc !

– Je vous assure ! Mais si vous pouviez découvrir quelque chose, sachez ceci, vous seriez très généreusement récompensée. Les sommes en cause ne sont pas une fortune, mais au rythme de douze ou quinze voitures volées dans ces conditions chaque mois, vous vous rendez compte ? Et n'oubliez pas que dans tous les cas, nous avons aussi payé pour les réparations...

– Vous voyez bien que c'est louche !

– Je ne dis pas non. Je dis même que c'est très louche. Mais je dis aussi qu'à date, nous ne pouvons rien découvrir, rien prouver.

– Et il vous plairait de posséder des preuves ?

– Oui, naturellement.

– Et je vais m'en occuper, cher ami...

– Je vous en serai très reconnaissant, je le répète.

– Dès demain, je prends l'avion pour Montréal.

– Tant mieux.

– Et je me mets au travail. Cette affaire, je ne vous le cache pas, m'intéresse au plus haut point. Surtout que j'ai deviné une chose qui vous tracasse aussi, et je vous confesse être fière de mon intuition...

– Tant mieux, car je crois qu'elle vous servira encore plus à Montréal.

– Je le crois aussi. Car, voyez-vous, je crois que trois possibilités seulement s'offrent à nous. Ou tout ceci n'est qu'une affaire de coïncidence. Ou les gens impliqués ont une de ces chances stupides. Ou alors, la dernière alternative, et celle qui m'impressionne le plus, nous aurions affaire à une bande dont l'organisation est parfaite, et qui peut vous faire subir de très lourdes pertes si vous ne pouvez enrayer leurs activités en temps...

– C'est aussi mon avis, Diane.

– Je pars donc du principe que ces gens sont supérieurement intelligents. Et je prends les précautions requises... Demain, cher ami, je serai à Montréal. Et je vous tiendrai au courant de mes découvertes.

II

Quand Diane arriva à Montréal, elle avait la liste des douze propriétaires d'autos ayant rapporté un vol le mois précédent, avec la caractéristique que ce vol avait été commis immédiatement après une réparation majeure conséquente à un accident pour lequel ces mêmes propriétaires avaient été compensés.

Elle avait aussi la liste des trois garages mis en cause, trois organisations moyennes, établies depuis longtemps, et ne provoquant aucun soupçon.

Restait à tenter une expérience...

Elle le faisait d'ailleurs avec l'aide et l'approbation de la compagnie d'assurance.

Le même jour de son arrivée, Diane se rendit chez un important dépositaire de voitures neuves, de marque connue.

Là, elle y acheta une magnifique décapotable rouge corail.

Il fallait, pour la plausibilité des événements, que Diane laissât passer quelques jours après l'achat. Il ne fallait pas que l'affaire soit cousue de fil blanc.

Elle fit donc un voyage chez des amis dans les Laurentides.

Puis elle revint sur Montréal et partit cette fois pour Québec où elle passa quatre jours, et à chaque fois, elle ne restait pas en place, passant la presque totalité du temps dans son auto, à accumuler du millage.

En quinze jours, elle avait mille cents milles de faits.

Elle jugea qu'il était temps de commencer à vraiment travailler.

Elle revint à Montréal et passa deux jours à chercher l'endroit propice où endommager considérablement l'auto sans toutefois trop risquer pour elle-même.

Ce fut dans Westmount qu'elle dénicha

l'endroit.

Le long de la rue Sunnyside, en plein sur le faite de la montagne, et alors que cette rue change de nom et devient Belvédère, il y a un poste d'observation avec espace de stationnement pour les autos.

De là se découvre un magnifique panorama de la ville.

Diane y alla plusieurs fois une même journée.

Elle avait décidé que là se trouvait l'endroit rêvé.

Un mur de pierre très épais protège de la pente.

Il suffisait qu'elle prétendit se tromper de manœuvre, et au lieu de reculer, avancer.

Mais elle trouvait préférable qu'il n'y eut personne à ce moment-là.

L'occasion se produisit vers quatre heures de l'après-midi.

Elle était seule sur ce belvédère. Elle embraya vite et fonça sur le mur, tenant bien le volant

à deux mains.

Le choc fut plus grand qu'elle escomptait, et elle reçut un dur coup, qui l'étourdit pendant un moment. Mais elle n'y prit à peine garde. Elle avait entendu un bruit très satisfaisant. L'avant de la voiture était littéralement écrabouillé contre le mur de pierre.

La police vint, naturellement, appelée grâce à la complaisance de voisins attirés à leur fenêtre par le bruit.

Diane joua la femme sans tête, expliqua qu'ayant voulu placer l'embrayage automatique en marche arrière, elle s'était trompée. L'énervement lui avait fait peser sur l'accélérateur plutôt que sur le frein...

Elle joua si bien son rôle que la police n'y vit que du feu.

L'agent rédigea son rapport.

C'était fait. La partie la plus difficile était complétée. Il restait maintenant à Diane à compléter la mise-en-scène.

Naturellement, à l'achat de l'auto, elle avait

payé la prime d'assurance à compagnie de son ami Arnold.

La police de Westmount communiqua pour elle avec l'un des trois garagistes dont elle possédait le nom.

Celui-là se trouvait d'ailleurs dans Montréal, mais à l'orée de Westmount, et il était tout à fait logique qu'il fut appelé.

Une fois de plus, Diane joua l'innocence et la tête de linotte.

Chez le garagiste, elle fit montre d'une indifférence totale aux choses mécaniques.

D'une ignorance à faire pleurer.

Quand le garagiste lui demanda si elle était assurée, elle fit celle qui ne savait pas.

– Ces papiers, dit-elle, est-ce que ça veut dire que je suis assurée ? Elle tira le contrat d'assurance de sa poche.

– Oui, fit le garagiste.

C'était un gros homme mais qui semblait très agile.

Il avait un visage sévère, aux traits gros.

Mais le regard de ses yeux était vif.

– Faites-moi voir, dit-il.

Il examina soigneusement la police d'assurance.

– Oui, dit-il après un temps, tout est parfait. Vous êtes assurée, et vous avez un excellent contrat.

– Même si j'ai agi stupidement, monsieur le garagiste ?

– Mais oui... Le contrat ne spécifie pas de quelle manière les dommages doivent s'être produits.

– Je suis bien contente. Je croyais que je devrais payer les dommages...

Elle eut un geste d'indifférence de la main.

– Remarquez qu'au fond, ça m'est bien égal.

Elle voulait passer pour la fille riche.

Celle qui se préoccupe fort peu d'une dépense de mille dollars.

- Combien coûtera la réparation ? dit-elle, mais sans sembler y attacher d'importance.
 - Oh ! à peu près neuf cents dollars.
 - Tant que ça.
 - Oui. Voyez-vous, aujourd'hui, le prix des parties d'automobile est bien élevé. Pour vous donner un exemple, le capot seulement de votre voiture... il y a dix ans, il aurait coûté cinquante dollars. Il en coûte aujourd'hui deux cents...
 - Et le capot présent est inutilisable ?
 - Pour le débosser, le repeindre, cela coûterait plus cher que d'en avoir un neuf.
 - Ah, bon, je vois...
 - Alors vous pouvez compter neuf cents dollars, au moins...
 - Tant pis...
 - De toutes façons c'est l'assurance qui paie...
- Diane éclata d'un petit rire clair !
- Pour ce que je m'en fous, remarquez !
 - Oui, j'imagine !

- Et quand ma voiture sera-t-elle prête ?
- Vous pouvez mettre une dizaine de jours.
- C’est le plus vite que vous pouvez ?
- Malheureusement... oui. J’ai beaucoup de travail promis avant celui-là. Il serait difficile que...
- Et si je vous offrais de vous payer, de ma poche, un peu plus cher ?
- Ah ?
- Oui... Voyez-vous, je n’aime pas aller à pied... Peu m’importe un cent, deux cents dollars à payer en surplus, et de ma poche, pourvu que j’aie la voiture...
- Bon... bon, comme vous voudrez.
- Quand sera-t-elle prête ?
- Dans quatre jours.
- C’est promis ?
- C’est juré.

Diane partit

Elle avait réussi ce qu’elle voulait. Elle avait

prouvé à cet homme qu'elle ne ferait pas un esclandre à tout casser si sa voiture était volée. Le piège ainsi appâté, ce serait miracle si le garagiste ne s'y faisait pas prendre.

Et en effet, Diane n'était pas sitôt sortie du garage qu'il se dirigeait vers son bureau, en fermait soigneusement la porte, et plaçait un appel téléphonique.

IV

Diane avait quatre jours à attendre.

Elle regrettait un peu de s'être montrée aussi tête de linotte, cela lui aurait permis de se rendre au garage constater les progrès du travail.

Par la même occasion, elle aurait probablement pu faire parler le garagiste, et qui sait, l'homme pouvait peut-être se couper dans son discours.

Ces choses-là arrivent.

Mais l'attitude qu'elle avait prise l'empêchait maintenant d'utiliser le truc et elle devait attendre.

Au bout de quatre jours, elle se rendit au garage.

– Ma voiture est prête ?

– Oui, mademoiselle.

Fidèle à sa promesse, le garagiste avait en effet complété le travail dans le temps promis.

C'était vraiment du beau travail.

Rien n'y paraissait plus de l'accident. L'avant de l'auto était exactement tel qu'il était lorsque Diane l'avait achetée.

– Vous avez bien réussi, dit-elle.

– Oh ! vous savez, mademoiselle, ici, nous avons la réputation d'être les experts en débosselage en ville.

– C'est une réputation que vous méritez bien !

– Merci beaucoup.

– Et maintenant, qu'est-ce que je fais ?

– La voiture est prête. Allez-y, c'est tout...

– Je passe à la caisse payer le cent dollar. Et le reste ?

– C'est l'assurance qui nous paiera.

– Bon...

Diane régla donc le cent dollars déductible qui est la condition de toutes les polices d'assurance-

automobile en Amérique et revint prendre l'auto.

La première phase de l'aventure était complétée. Restait maintenant à savoir si tout le reste irait aussi bien...

Elle sortit du garage et se dirigea vers le nord, vers Snowdon.

Son intention première était de vérifier si quelqu'un la suivait. Ce qu'elle devait faire maintenant était probablement l'instant le plus grave, le plus dangereux.

Si elle ratait, tout son plan échouait.

Et elle ne pouvait rater que si on la suivait.

Il lui fallait donc s'assurer que personne n'avait entrepris une surveillance dès sa sortie du garage.

Mais, rendue à Ville-Saint-Laurent, elle dut bien admettre que personne ne l'avait suivie, qu'elle pouvait continuer la marche du plan.

Elle revint vers la ville, empruntant cette fois le Boulevard Graham et Ville-Mont-Royal.

Cette fois, elle se rendit chez le marchand qui

lui avait vendu l'auto. Au vendeur, elle arbora son sourire le plus aguichant.

– Vous allez me trouver folle, dit-elle.

– Mademoiselle, jamais de la vie.

– Il y a quelque chose que je veux savoir.

– Oui ?

– Il y a des années que j'entends parler du numéro de série d'une auto. Je me suis amusée à soulever le capot de la voiture, et je n'ai pas pu trouver où était inscrit ce numéro... Me le diriez-vous, monsieur ?

– Mais certainement... D'ailleurs, vous faites bien de vous renseigner. La plupart des gens ignorent cette question du numéro de série, et pourtant, elle est importante...

– Oui, c'est ce que mon oncle me dit.

Le vendeur souleva le capot de la voiture.

– Venez ici que je vous montre, dit-il...

Il pointait vers le moteur, mettait le doigt sur le numéro gravé dans le métal.

– Vous voyez ? Ici ? MC468F24537...

– Ah ! oui ; je vois... Je n'aurais jamais pensé regarder là. Je croyais que c'était simplement une plaque posée là... sur la paroi de la carrosserie...

– Ce serait trop facile à modifier, voyez-vous...

– Ah ! oui ?

– Sûrement... Mais gravé dans le moteur, comme ceci, c'est beaucoup plus difficile...

– Je vois. Mais quelle importance ?

– Oh ! c'est très important ! Voyez-vous, l'identification de la voiture dépend de ce numéro.

– Oui ?

– Certainement. Sans ce numéro, qui pourrait dire si c'est votre voiture ou non ?

– Mais sa couleur... Je reconnaîtrais ma voiture, allez donc ?

– Pourriez-vous ensuite prouver qu'elle est la vôtre ? L'enregistrement qu'émet le gouvernement pour cette voiture porte le numéro de série du moteur. Vos assurances aussi. Votre

contrat de vente, et nos records de vente ici. C'est l'identification de la voiture. Ça équivaut à des empreintes digitales, ces chiffres...

– Bon, bon, bon, je vois...

Elle relut le numéro, se le mit en mémoire.

MC468F24537...

Quand elle revint chez elle, elle laissa l'auto stationnée à la porte, dans la rue.

Dans l'appartement qu'elle avait loué pour son séjour à Montréal, elle sortit les documents concernant l'automobile et vérifia le numéro de série du moteur.

Son intuition ne l'avait pas trompée. Maintenant elle comprenait exactement pourquoi le plan des bandits fonctionnait de cette façon.

Et une fois de plus, Diane s'installa pour attendre.

L'on tenterait fort probablement de voler l'auto. Encore fallait-il qu'elle leur en laissât le temps. Elle se prépara donc à quelques jours d'attente.

Elle avait des livres, des revues, la TV, la radio... Elle s'installa patiemment sur le divan, et prit parti d'attendre.

En toute probabilité, le vol s'accomplirait le soir.

Il n'était que deux heures de l'après-midi, elle pouvait donc prendre son mal en patience.

Elle attendit ainsi jusqu'à une heure du matin.

L'auto fut volée à minuit trente, Diane constata sa disparition à une heure.

Contrairement à ce que probablement toutes les autres victimes avaient fait, Diane ne communiqua pas le rapport du vol à la police.

Elle avait autre chose à faire.

Enfilant un manteau, elle sortit, héla un taxi qui passait et se fit conduire à un coin de rues du garage où l'on avait réparé son auto.

Là, elle paya son taxi et se rendit à pas lents de l'autre côté de la rue, de biais avec le garage.

L'établissement était ouvert jour et nuit. C'était d'ailleurs sa protection la plus sûre contre

les enquêtes de police.

Ces bandits devaient faire vite. C'était l'essence même du complot qu'ils avaient ourdi.

Diane observa le garage un moment, puis, d'un pas assuré, elle se dirigea vers l'établissement.

Sûrement, le personnel de nuit n'était pas le même que celui du jour. Et le propriétaire devait dormir à cette heure-là.

Elle entra donc. Même si son visage ne reflétait aucune émotion particulière, le cœur lui battait.

Si dans le garage il y avait un seul des employés du jour, ou, si elle se trompait et que le propriétaire était là, c'en était fait de la belle histoire.

Mais les visages qui l'accueillirent, elle ne les connaissait pas, et leur air démontrait bien qu'ils ne la connaissaient pas non plus.

Elle demanda le contremaître.

– C'est moi, mademoiselle, dit l'un des hommes.

– J’ai une panne, monsieur...

– Ah ! oui ?

– Je veux dire que ma voiture a une panne.

– J’avais compris, dit l’homme en riant.

– C’est à quatre rues d’ici...

– Vous voudriez que nous allions tout de suite ?

– Non, ce n’est pas nécessaire. Je demeure à deux pas. Je veux seulement que vous vous rendiez chercher ma voiture demain matin, pour la mettre en réparation.

– Quelle sorte de voiture ?

– Une Chevrolet Bel-Air, bleue. Elle est au coin de Brissett et Olympia.

– Bon...

– Du moment que vous l’entrerez au garage pour la réparer aussitôt que possible.

– C’est ça...

Tout le temps qu’elle parlait, Diane scrutait le garage. Il y avait plusieurs automobiles sur les

fosses de réparation. Aucune, cependant, ne ressemblait à la sienne.

Elle allait se décourager quand soudain le hasard la servit.

Deux grandes portes étaient percées dans le mur du fond du garage. Quelqu'un sortit, ouvrant l'une des portes. Diane n'eut le temps d'y jeter qu'un coup d'œil, mais il lui suffit. Sa voiture était dans cette autre partie de la bâtisse. C'était apparemment l'atelier de peinture. La voiture de Diane était là, et déjà l'on était à la repeinturer.

Dès le lendemain, la voiture serait à toutes fins utiles méconnaissable.

Et d'ailleurs, il n'y avait pas que ça...

Satisfaite, Diane prit congé du contremaître.

Au matin, la loueuse du garage irait chercher sa voiture, cette supposée Chevrolet bleue, et ne la trouverait pas là. C'était sans importance, et l'on ne verrait là qu'une autre manifestation de l'étourderie et du caprice d'une femme.

Elle sortit.

Déjà elle accumulait des preuves.

Elle alla dormir.

Restait à savoir comment les choses se passeraient ensuite.

Elle héla un taxi et se fit conduire chez elle. On mettrait encore plusieurs heures à repeindre l'auto. Même avec les procédés rapides en cours aujourd'hui, il fallait encore au moins douze heures pour que le travail soit complété.

Elle alla dormir.

Qui sait si elle n'aurait pas besoin de ce sommeil ? Si elle n'aurait pas besoin d'être en pleine forme dans les heures qui suivraient ?

Elle s'éveilla à dix heures du matin et se rendit au centre de la ville où elle loua une auto.

Au volant de ce véhicule, elle se rendit de nouveau dans les environs du garage.

Là, elle stationna la voiture louée de manière à pouvoir surveiller la sortie du garage.

Et de nouveau elle s'arma de patience.

Elle attendit jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Sa vigie fut fructueuse. À cinq heures, elle

reconnut sa voiture qui sortait du garage, le patron lui-même au volant.

Maintenant, c'était une décapotable d'un beau gris...

Diane démarra, embraya, et prit la décapotable en file.

Le patron du garage semblait complètement insouciant. Bien entendu, puisque même si le vol de la décapotable avait été rapporté à la police, celle-ci serait à la recherche d'une voiture rouge et celle-ci était grise.

Diane fila la voiture à travers la ville, jusqu'à un terrain du Nord, où se trouvaient des douzaines de voitures usagées mis en vente.

Le patron plaça la décapotable sur le terrain, à la file des autres autos offertes au public.

Diane eut un sourire railleur.

C'était donc ça, le procédé ? C'était habile... L'on faisait de l'argent de deux manières. Par la réparation, et ensuite par le vol, une opération suivant l'autre de près...

Elle rebroussa chemin à la première

intersection et se rendit à son appartement.

Là, elle appela New-York.

– Jim Arnold, dit-elle, lorsqu'elle eut la communication... je tiens l'affaire.

– Déjà ?

– Oui. J'ai placé un piège et nos gens sont tombés dedans à pieds joints.

– Pas sérieuse !

– Absolument !

– Évidemment, je m'attendais à un succès, mais si vite... ?

– Si vite.

– Félicitations.

– Je vous remercie.

– Et maintenant, dites-moi un peu comment ça se passe...

– C'est un peu ce que vous pensiez...

– Oui ?

– C'est un racket, et il n'est surtout pas bête du tout. Évidemment, tout tient à la rapidité...

– Oui, j’avais pensé que c’était ainsi.

– Ces gens ont mis au point un système tellement efficace, tellement bien pensé qu’à moins de soupçons définis, précis, ils ne risquent rien, ou à peu près.

– Et comment l’avez-vous mis à jour ?

– Par le plus simple moyen du monde. Leur offrir une belle voiture toute neuve, accidentée, et laisser ensuite courir les événements.

– Et vous tenez la preuve ?

– Je détiens suffisamment pour qu’une enquête officielle amène les preuves, oui.

– C’est amplement suffisant.

– Mais, attention, ces gens sont intelligents, je vous l’ai dit. Ainsi, de la façon dont ils procèdent, personne, sauf le patron et le contremaître de jour, n’a besoin de savoir ce qui se passe dans le garage.

– Tiens ?

– Oui. Ils peuvent opérer sans qu’aucun employé du garage autre que le patron et le

contremaître ne se doute de quelque chose.

– Ils sont habiles, vous avez raison.

– L'enquête doit donc se baser sur les faits que je donnerai.

– Quels faits ?

– Ceux concernant cette voiture qu'ils ont réparée et volée ensuite...

– La vôtre.

– Oui.

– Mais ces faits sont suffisants ?

– Oui. Ils suffisent amplement.

– Bon... Alors qu'est-ce que je fais ?

– Je ne vois qu'une chose maintenant. Je n'ai pas de statut officiel moi. Il vaut mieux que vous agissiez vous-même.

– D'accord.

– Il faut que votre compagnie fasse une plainte directe à la police contre ce garagiste, je crois que l'enquête menée dans les autres garages se fera comme par surcroît, comme en conséquence de la

première.

– Vous croyez ?

– J'en suis sûre.

– Alors je prends votre parole.

– Demandez à la police de Montréal de faire enquête. Dites-leur qu'on vienne me voir, et que je leur donnerai des détails précis.

– Bon...

– Ainsi, par exemple, le numéro réel de ma voiture, et le numéro que ces gens ont inscrit pendant la réparation...

– Ah ! c'est ça, le truc ?

– Oui... J'avais naturellement le numéro de série de ma voiture. J'ai vérifié ce même numéro après la réparation, lorsque l'on m'eut livré l'auto. Or, le numéro n'était plus le même...

– Il avait été falsifié...

– Oui. Et ma voiture a été volée à une heure du matin. À deux heures, ils étaient déjà à la repeindre d'une autre couleur.

– Vous avez fait du beau travail, Diane.

– Merci.

– Maintenant, dans votre idée, est-ce que ces gens agissent indépendamment ?

– C'est la partie la plus difficile à prouver..
Écoutez, selon les rapports qui ont été faits à votre compagnie et qui constituent le dossier de l'affaire, pouvez-vous me dire une chose ?

– Laquelle ?

– Les méthodes semblent-elles les mêmes dans chaque cas ?

– Mon Dieu... la méthode... oui, superficiellement, cela semble la même chose.

– Superficiellement.

– Enfin, la preuve, les détails, c'est vous qui venez de tout mettre ça à jour.

– Oui, c'est vrai.

– Nous savons ce que vous savez, rien de plus...

– Mais superficiellement, cela semble une collusion, un complot entre un certain nombre de garagistes...

– Oui.

Diane soupira.

– Évidemment, le moyen le plus simple, c'est encore de répéter mon jeu dans chaque garage inscrit au dossier.

– Oui.

– Cela vous sera coûteux, naturellement.

– La question n'est pas là !

– Je l'espère pour votre compagnie.

– Naturellement, les pertes de ma compagnie à date sont négligeables, comparées au chiffre d'affaire annuel. Mais le danger, c'est que si un tel complot est toléré le moins, il croisse, il devienne une chose s'étendant dans tous le pays.

– Oui, naturellement.

– Et à ce moment, nous sommes coulés.

– Oui, je vois.

– Ce n'est donc pas le coût de l'enquête présente qui va entrer en ligne de compte.

- D'accord.
- Faites donc, chère amie, ce qui est à faire...
- Oui.
- Quel qu'en soit le coût. Et songez que les résultats sont seuls importants.
- Très bien.
- Il se peut qu'il n'y ait là qu'une coïncidence.
- Et il se peut aussi que ce soit un complot.
- Si c'est un complot, il y a un chef.
- Oui.
- Un cerveau, une tête dirigeante.
- Oui.
- Voilà celui que nous voulons.
- Je me mets au travail. Je vais tendre un piège pour chaque garagiste.
- Il est probable qu'au cours de votre enquête, vous teniez soudain la piste du chef...
- Oui.
- Et alors, Diane, allez-y, nous sommes derrière vous.

– Est-ce que tout ceci représenterait un racket vraiment payant ?

– Voulez-vous une idée ? Je crayonnais tout à l'heure, quand vous me racontiez ce que vous avez fait. Voici une idée. Votre voiture, vous l'aviez payée combien ?

– Trois mille sept cents dollars.

– Bon. Donc, toute neuve, même en revente rapide de voiture volée, elle vaut encore deux mille dollars...

– Tant que ça ?

– Remarquez que ça peut être plus. Vous me dites qu'elle a été mise en vente sur un terrain légitime ?

– Oui.

– Donc le prix en est sûrement de trois mille.

– Diable, c'est intéressant...

– Mais ce n'est pas tout...

– Ah ! c'est vrai !

– La réparation... Un garagiste qui s'y connaît va percevoir cinquante pour cent du coût d'une

réparation en profit brut.

– J'en avais pour presque neuf cents dollars.

– Enlevez là-dessus le coût de la peinture et tout. Ceci veut dire un total approximatif de profit net, pour la voiture, tout déduit, environ trois mille deux cents dollars. Combien de ces opérations est-il nécessaire de réussir dans le mois avant que les profits soient astronomiques ?

– Oui, je vois...

– Disons que ces gens visent à créer une organisation nationale. Disons que la moyenne de leur profit s'établit à trois mille.

– Tant que ça ?

– Oui. Disons que c'est national et qu'ils accomplissent cent opérations par mois, savez-vous qu'à la fin de l'année, cela représente trois millions six cent mille dollars de profit ?

– Formidable ! Je ne m'étais pas arrêtée à y songer.

– N'est-ce pas que c'est intéressant ?

– Donc, nous pouvons déduire qu'un chef

mène cette affaire...

– Oui, je le crois moi aussi...

– Alors, écoutez, je me remets au travail tout de suite. Et souhaitez-moi bonne chance.

– D'accord, Diane. Et tenez-moi au courant.

– Certainement !

V

De son appartement, Diane tenta d'établir une stratégie.

Mais ce n'était pas facile.

Elle avait beau se creuser la tête, aucune autre ne lui apparaissait pratique. La seule possible était justement celle qu'elle venait d'employer, et après quelques heures de réflexion, elle dut se rendre à l'évidence : il lui faudrait procéder avec chaque garagiste comme elle l'avait fait avec le premier.

Ce serait risqué.

Si elle avait pu obtenir l'aide de quelqu'un, elle se serait sentie plus en sécurité.

Mais elle n'osait confier cette enquête, même en partie, à qui que ce soit.

Non par manque de confiance en l'honnêteté de ceux qui pourraient lui aider. Mais parce que

chaque détail était trop important pour qu'elle puisse se fier à n'importe qui. Il fallait qu'elle fasse tout, observant, mais surtout comparant.

Elle se résigna donc...

Notant soigneusement l'adresse de chaque garagiste, elle se rendit chez trois vendeurs d'automobiles différents, acheta trois voitures, une chez chacun, dans le but non pas de procéder une étape à la fois, mais les trois garages à la fois.

Elle ne voulait pas mettre six mois à compléter son travail.

Et de cette façon, même si elle risquait plus, elle arriverait plus vite à un résultat.

Elle acheta trois voitures, toutes différentes, mais possédant une caractéristique en commun. Selon les calculs de Jim Arnold, à New-York, les trois rapporteraient environ trois mille deux cents dollars de profit net avec l'opération illégale des garagistes.

C'était un appât payant.

Le piège serait rendu très alléchant pour les conspirateurs.

Trois fois, Diane, dans les deux jours qui suivirent, provoqua un accident sans témoin qui démolit l'avant de chaque voiture.

Et chaque fois, l'un des trois garages soupçonnés fut appelé à touer la voiture et à la réparer.

Puis, Diane retourna à son appartement et attendit.

Ce qu'elle ne savait pas cependant, c'était que tout ne tournait pas aussi rond qu'elle eut voulu.

Et comme le hasard bien souvent fait basculer bien des édifices qui semblent solidement assis, c'était par ce hasard que les événements allaient se gâter.

L'effet d'un téléphone routinier, accompli entre le premier garagiste, celui qui avait prouvé à Diane l'existence d'un complot, preuve dont il avait bien involontairement été l'auteur.

Les quatre garagistes soupçonnés étaient établis aux quatre coins de la ville.

Celui près de Westmount téléphona, dans un moment d'oisiveté, à celui dans le district de

Rosemont.

– Ça va ?

– Oui, toi ?

– Je n'ai pas à me plaindre.

– La business ?

– Tout marche sur des roulettes.

– Armand me dit que tu as sorti un beau
morceau ces jours-ci ?

– Oui, une décapotable.

– J'en ai une moi aussi qui vient d'entrer.

– Ce sera facile ?

– Ah ! oui... une femme... Je devrais dire une
fille...

– Moi aussi, c'était une fille. Une tête de
linotte. Elle ne connaissait rien de rien.

– Moi aussi.

– Sûrement pas aussi belle que la mienne, par
exemple.

– Ah ?

– Tu parles d'un numéro. Une rousse... mais

du monde ! Quelqu'un ! De la sorte de fille qui a trop d'argent...

– Mais dis donc, c'est... c'est drôle, mais elle ressemble à la mienne... Continue donc la description ?

– Rousse, grande, faite formidablement, les yeux verts. On dirait qu'elle est très intelligente, une femme de tête, mais quand elle se met à parler, l'on voit bien qu'elle est girouette, fofolle...

– C'est comme la mienne. Même chose...

– Son nom ?

– Denise Royer.

– La mienne se nommait Danielle Roussin.

– Tu ne vois pas quelque chose, toi ?

– Euh... non ?...

– Les mêmes initiales...

– Tiens, c'est vrai !

– Écoute vieux, si elle avait donné le même nom, l'on pourrait dire qu'elle s'est rachetée une voiture et qu'elle a préféré aller à un autre

garage... mais...

– Quels dommages à sa voiture ?

– À l'avant.

– Mais encore ?

– Elle a frappé le garde-fou d'un pont de ciment.

– Et moi le garde-fou du rond-point, à Westmount...

– Ah ! tiens ?

– Téléphone aux autres...

– C'est une idée.

– J'ai l'impression que nous sommes en train de tomber dans un piège.

– À nous d'y voir... Je téléphone aux autres.

– Et moi j'avertis Armand dès que tu me donnes des nouvelles.

– Aussitôt que j'ai rejoint les autres, je te rappelle...

– C'est ça...

Le premier garagiste raccrocha.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Vingt minutes plus tard, le deuxième garagiste le rappelait.

– Voilà, c'est une décapotable.

– La même fille ?

– La description coïncide.

– Et le nom ?

– Dorothee Riopel et Diane Ravary...

– Toujours les mêmes initiales...

– C'est classique. C'est à cause des bagages ou des objets initiales...

– Oui...

– Et l'adresse ?

– C'est la même dans chaque cas... 267 rue Milfrin.

– Je communique tout de suite avec Armand. Avertis les autres de procéder comme si c'était une réparation ordinaire. Qu'ils ne prennent aucun risque.

– Bon.

Il raccrocha, mais plutôt que de téléphoner, il se rendit directement chez Armand.

Cet Armand était un homme assez corpulent, très grand et portant bien son poids. Il avait un visage impassible, et seuls ses yeux, trop brillants, trop rusés, révélaient un peu de son caractère.

Il était un avocat de la rue Saint-Jacques.

Le garagiste n'attendit pas. Des clients étaient assis sur une banquette, mais la réceptionniste fit passer le garagiste immédiatement. Sa consigne était précise.

Et Armand avait fortement recommandé aux quatre complices de ne pas venir à son bureau à moins que la raison en soit d'une extrême gravité.

– Qu'est-ce qui se passe ? dit-il d'une voix dure, en voyant apparaître le garagiste dans son bureau.

– Quelque chose de grave.

Armand ne broncha pas. Il avait des nerfs d'acier, c'était évident. Et sa réputation de gros joueur n'était pas surfaite.

Doué d'une intelligence hors de l'ordinaire, il possédait aussi une astuce et une ruse de renard.

– Je t'avais dit de ne pas venir ici à moins que d'avoir des raisons sérieuses.

– J'en ai.

– Dis-les.

Le garagistes raconta ce qui s'était produit. Comment il avait flairé un piège.

L'avocat l'écouta silencieusement, en le fixant de ses yeux qui savaient fouiller jusqu'au fond de l'âme.

– Rousse, tu dis ? Et grande ?

– Oui.

– Environ vingt-cinq ans, peut-être un peu plus ?

– Oui.

– Bien habillée ?

– Très chic.

– Les yeux verts ?

– Oui.

– Et toujours les initiales sont D.R. ?

– Oui.

Armand eut un sourire amer.

– Veux-tu que je t'apprenne une nouvelle ?

– Laquelle ?

– Sais-tu qui est cette fille ?

– Non.

– Tu as entendu parler de Diane Roy ?

– Diane Roy ?

– Oui. La Belle Aventurière.

– Pas possible !

– Au contraire, c'est fort possible.

– Mais qu'est-ce qu'elle ferait là-dedans ?

– Tu oublies une chose.

– Laquelle ?

– Nous fraudons une compagnie d'assurance.

L'une des plus importantes en Amérique...

– Et ce serait...

– Ces compagnies ne reculent devant rien. Je

vous l'ai dit dès le début. Je vous ai dit d'être très prudent. Je vous ai recommandé de ne pas agir à moins d'être bien certains... Pourquoi ?

– À cause de l'assurance...

– Oui. La police locale n'offre aucun danger. Mais tu vois ce que les compagnies d'assurance font, elles ?

– Oui.

– Elles mettent sur notre piste les gens les plus célèbres. Qu'importe le coût ! Vois-tu que notre petit racket pouvait signifier éventuellement une perte dans les millions pour ces compagnies. Même si l'entente leur coûtait vingt mille, trente mille dollars, ce serait peu, comparativement...

– Oui, je vois.

– Alors ils ont obtenu les services de Diane la Belle Aventurière. Et c'est elle que vous avez à vos trousses...

– Mais elle ne peut rien prouver encore...

– Non ?

– Non...

– Minute. Je te rappelle un point de ton récit. Tu me dis qu'à un moment donné, elle t'a demandé de soulever le capot afin de savoir où était le numéro de série du moteur ? Et elle a fait ça enjouant la tête de linote ?

– Oui.

– Naturellement, tu lui as montré le numéro.

– Naturellement.

– Imbécile.

– Mais puisqu'elle le demandait !

– C'était de trouver une raison, n'importe quoi...

– Il était trop tard à ce moment-là, et vous le savez bien. Puisque j'avais affaire à Diane Roy, quoi que je dise, je me mettais les pieds dans les plats.

– Peut-être. Mais il reste une chose certaine. C'est toi, le garagiste contre qui elle a une preuve.

– Armand...

– Et si elle a tenté le coup chez les autres, c'est

qu'elle cherche la preuve de complicité entre nous...

– Oui, je suppose.

– Donc, en venant ici, tu lui as probablement donné une piste importante.

– Mais, écoute, Armand, je...

– Tu as agi comme un imbécile une deuxième fois. Tu es dans le pétrin et tu réussis à mettre les autres dans le pétrin.

– Je te jure que...

– Ne jure de rien. Maintenant il va falloir que je prenne les grands moyens.

– Lesquels ?

– Je ne voulais pas les prendre...

– Quels grands moyens ?

Tout à fait à l'aise, Armand sourit méchamment.

– Diane vivante peut parler. Diane morte, c'est le silence. Évidemment, la compagnie d'assurance est alertée à date. Et nous devons sûrement changer notre fusil d'épaule. Mais nous

avons fait un bon magot à date, et puisque notre combine est devenue dangereuse, nous allons la laisser tomber.

– Tu dis... Diane morte... Est-ce que c'est ?

– Oui, c'est ça, mon idée.

– J'aurais aimé mieux ne pas le savoir.

– Pourquoi ?

– Une chose comme celle-là, tu es mieux d'avoir le moins de témoins possible... Oh ! je ne parlerais pas.

– Je sais.

– Je garderais le secret... Mais je songe que d'autres pourraient parler ! Tu ferais mieux de ne pas trop répéter une pareille chose...

– Je te le dis à toi, pas aux autres.

– Tant mieux.

– Parce que toi, je suis absolument certain de ton silence.

– Oui ?

– Oui.

Vaguement mal à l'aise, le garagiste se leva.

– Qu'est-ce que nous faisons maintenant ?
demanda-t-il.

– Tu vas retourner à ton garage comme si rien n'était. Bien entendu, tu as averti les autres de ne rien faire au sujet des voitures de Diane Roy ?

– Oui.

– Alors tu vas retourner au garage. Ce soir, après le souper, tu vas détruire tous les papiers qui pourraient être compromettants, et qui se trouvent dans ton bureau.

– Oui, Armand.

– Demain, l'affaire sera arrangée, et nous n'aurons plus rien à craindre.

– C'est sûr ?

– Absolument sûr.

– Bon... Tant mieux. Alors, je retourne au garage.

– Et ce soir tu nettoies l'affaire, tu détruis les papiers.

– Entendu.

– Je te reverrai plus tard.

– C'est ça, Armand.

– Et ne t'inquiète pas, je prends soin de Diane.

– Bon.

Le garagiste sortit.

Armand, resté seul, eut un sourire railleur.

– Certainement que je suis sûr de son silence, murmura-t-il. Et lui ne peut jamais deviner comment...

VI

Armand avait eu raison de se méfier de Diane.

De croire qu'elle ne se contenterait pas d'attendre la tournure des événements.

Elle savait fort bien quel risque elle courait en plaçant un piège pour trois garagistes à la fois. Et ce risque, elle n'entendait pas le courir sans au moins tenter de minimiser si c'était possible.

Elle avait été forcée de s'exposer beaucoup plus qu'elle n'aurait voulu.

Ainsi, son adresse, qui était la même dans tous les cas. Cela seul, advenant communication constante entre les complices, pouvait être le fait dangereux. Mais elle n'avait pu faire autrement.

Pour obtenir l'enregistrement de chaque voiture, il lui avait fallu donner chaque fois la même adresse.

Admettons qu'il soit facile de tromper le

service d'enregistrement des permis à ce sujet. Restait cependant que Diane ne pouvait se permettre de concéder le moindre point aux avocats de la défense, dans l'éventualité d'un procès contre les fraudeurs.

D'être interrogée en cour, et d'avoir à admettre qu'elle avait usé de fausses adresses affaiblirait grandement sa sincérité devant un jury. Un bon avocat de la défense pouvait facilement influencer les jurés, démontrer que si Diane mentait aussi facilement, sa valeur comme témoin n'était pas grande.

Or, il restait un fait : c'était qu'à date, le seul témoin important serait Diane. Elle seule pouvait bâtir une preuve et il lui appartiendrait à elle de démontrer cette preuve en cour. Or, d'avoir changé de nom était déjà un point en faveur de la défense. La fausse adresse le devenait d'autant plus. Par protection donc, elle avait décidé de changer de nom mais de ne pas changer d'adresse.

Et, en somme, c'était de cette façon plus que de n'importe quelle autre, qu'elle avait mis la

puce à l'oreille aux garagistes.

Cela constituait pour eux la preuve formelle qu'un piège leur était tendu.

Mais Diane ignorait encore que les complices avaient pris mouche. Elle craignait que ce fut possible sans savoir que c'était déjà accompli.

D'un autre côté, elle ne pouvait pas non plus laisser les choses se développer sans bouger.

Elle avait décidé de surveiller le premier garage.

C'était de là que partiraient les premiers soupçons, s'il y en avait. Et elle voulait savoir ce que ferait le garagiste, advenant les soupçons en question.

Elle avait été chanceuse sur ce point.

Devant le garage se trouvait une maison de chambres. Quelques chambres y étaient libres, dont celle donnant sur l'avant, au rez-de-chaussée. C'était un poste idéal, car derrière les rideaux, Diane pouvait surveiller le bureau du garage.

Elle loua donc vite la chambre et

s'installa en observation.

Quand le garagiste reçut le premier téléphone lui apportant un doute, Diane, de l'autre côté de la rue, lui voyait ses gestes. Si bien, en effet, qu'elle pouvait distinguer si le visage de l'homme se rembrunissait.

Or, la suite de téléphones, l'énervement évident de l'homme, lui révéla que quelque chose se passait.

Il se pouvait bien que ce ne fut rien d'important, ou du moins, rien qui puisse la concerner, elle.

Mais elle décida de ne pas prendre de chance.

Quand elle vit le garagiste endosser son veston, coiffer son chapeau, et sortir du garage, elle était déjà prête à le suivre.

Il y avait un poste de taxis à deux pas. Le garagiste sortit sa voiture et fila vers le centre de la ville. Mais Diane était déjà en chasse. Cent pieds derrière lui, elle sautait dans un taxi, et donnait ordre au chauffeur de suivre la voiture noire.

Et ce fut ainsi que Diane sut qui le garagiste allait voir.

Quand il sortit de là, elle ne le suivit plus. Elle tenait une piste. Il était possible, qu'il ne se soit pas rendu chez cet avocat pour l'affaire de Diane. Mais il était tout aussi possible que ce fut pour ça.

Restait à fouiller un peu afin de découvrir qui était cet avocat.

Diane chercha et trouva une cabine de téléphone et appela un de ses amis, vieil avocat intègre, membre important du Barreau.

Elle nomma l'avocat sur qui elle désirait des renseignements...

– Celui-là ! s'exclama son ami.

– Quoi ? Il est à soupçonner ?

– C'est un fin renard.

– Savez-vous des choses contre lui ?

– Rien de certain.

– Mais encore ?

– Voici, nous avons eu au moins une bonne

douzaine de plaintes contre lui, au Barreau. Mais chaque fois, l'enquête n'a pas pu nous apporter de preuves légales.

– Ah ! bon...

– Enfin, quoi, des accusations n'ont aucune valeur à moins que nous ne puissions prouver... Or, pour prouver, vous savez comme moi, Diane, que nous devons posséder des faits irréfutables.

– Oui, d'accord.

– Or, c'est justement ce que nous n'avons jamais pu obtenir contre lui.

– Mais vous avez cependant des soupçons ?

– Oui.

– Est-ce que je pourrais savoir lesquels ?

– Vous ne vous servirez de rien de ce que je vais vous dire ?

– C'est promis.

– Je veux dire en cour, ou d'une façon légale...

– J'ai compris.

– Il y a une chose, entre autres, qui regarde

mal.

– Laquelle ?

– Cet homme vit comme un pacha. Il a une maison luxueuse à Montréal, dans la montagne. Il a une maison tout aussi luxueuse dans les Laurentides. Une autre au bord de la mer, et une villa de luxe en Floride. Il va aux Bermudes en hiver, ou au Mexique, ou en Floride. Il va en Europe l'été...

– Tout ceci avec son revenu d'avocat ?

– Oui.

– Et ça ne vous semble pas légitime ?

– Non. Voyez-vous, il y a des avocats qui s'occupent de mines, par exemple. Ces gens ont des revenus très importants en dehors de leur profession légale. C'est parfaitement légitime. Si l'on juge par leur clientèle d'avocats, leur train de vie est disproportionné. Cela vaut aussi pour les avocats qui s'occupent de politique. Mais le cas qui nous occupe est différent...

– Il ne fait pas de politique ?

– Non, et il ne s'occupe pas de mines. Sa

pratique d'avocat est mineure.

– Donc...

– Il a des revenus cachés... Les plaintes que nous avons reçues nous indiquent bien qu'il est mêlé à divers rackets. Mais nous ne pouvons le prouver.

– Je vois.

– Partant de ça, nous pouvons tout imaginer, mais rien de plus. À tout le moins d'ici que nous ayons des preuves formelles.

– Et si je vous donnais l'espoir de ces preuves, bientôt ?

– J'en serais fort heureux, je vous assure, Diane.

– Je ne sais pas encore. Mais je puis vous dire ceci. Je crois maintenant que cet homme a voulu frauder des compagnies d'assurance...

– Oh ! la, la...

– Oui. Vous savez que ce sont de durs adversaires.

– Oui, en effet.

– Or, si je réussis le coup que je suis à préparer, j’ai l’intuition que notre homme ne fera pas long feu...

– Si c’était ainsi, sachez bien que la reconnaissance du Barreau vous serait acquise. Il est bien difficile de mettre à raison nos membres qui ne respectent pas les engagements qu’ils ont pris lorsqu’ils ont été reçus avocats. Et quand nous pouvons rayer du Barreau de tels indésirables, sachez que nous ne ratons pas l’occasion.

– Alors je ferai en sorte de vous informer de ce qui sortira de tout cela.

– Vous feriez bien. Et je vous en remercie, du fond du cœur.

– De rien. Vous m’avez donné ma première piste importante aujourd’hui et je vais faire tout en mon pouvoir pour la suivre jusqu’au bout.

VII

Le garagiste passa une fin de journée nerveuse et impatiente.

Il lui tardait de mettre à exécution l'ordre que lui avait donné Armand, de détruire toute trace du complot dans son bureau.

Mais comme personne dans le garage n'était au courant de ce qui se passait sauf lui-même, il ne voulait pas éveiller l'attention. Il y avait un va-et-vient continuel durant le jour.

Il n'aurait pu accomplir cette besogne sans que l'on remarquât quelque chose parmi les employés.

Le soir venu, évidemment, ce serait plus tranquille. Surtout dans le bureau. Les équipes de nuit travailleraient à l'arrière, dans les ateliers du garage. Et devant, dans le bureau, il serait en paix pour accomplir le travail.

Même en se raisonnant. Même en déduisant que Diane Roy ne ferait rien avant que d'avoir la preuve de complicité des autres garagistes, il n'arrivait pas à se calmer.

Cette déduction n'était rien autre que ça, une déduction. Il pouvait se tromper. La stratégie de Diane pouvait être différente. Et dans ce cas, la police pouvait faire irruption d'un moment à l'autre.

Il ne tenait pas en place.

Quand enfin dix heures arriva et que la paix fut rétablie dans le garage, il ne perdit pas une minute.

Travaillant comme un nègre pendant une heure, il brûla tous les papiers pouvant être compromettants, mis à net les classeurs, ne laissant aucune trace des opérations susceptibles d'être portées à son débit.

Quand il eût fini, rien ne restait plus. L'on pouvait affirmer bien des choses, mais il n'existait aucun document dans ses classeurs qui pouvait fortifier une accusation, la confirmer.

Quand vint minuit, il pouvait s'escompter enfin tranquille, enfin rassuré.

À l'arrière, il n'y avait qu'un homme de garde, tous les autres étaient partis manger. Le garage était complètement tranquille. L'homme de garde, un peintre d'auto, avait tenu à terminer une tâche avant de manger, ne pouvant laisser de la peinture en plan.

Il était dans l'atelier de finition, tout à fait derrière, et deux régimes de portes lourdes le séparaient du bureau.

Ce bureau, bien fermé, avait une grande vitrine donnant sur la rue.

Le garagiste, pour ne pas éveiller l'attention, avait cependant baissé le store de cette vitrine, ainsi que le store de la porte.

Cette porte donnait sur la rue.

Une autre porte, à vitre dépolie, donnait, elle, dans l'intérieur du garage. Il l'avait verrouillée dès le début de son travail, tout comme il avait verrouillé la porte d'avant.

À minuit donc, l'on frappa un coup léger à la

porte donnant sur le trottoir.

Le garagiste souleva un peu le store, se demandant bien qui pouvait venir à cette heure. D'un autre côté, il ne s'inquiétait pas. Aucune trace ne restait, et comme propriétaire de l'établissement, il était parfaitement normal qu'il fut dans son bureau, même à une heure aussi tardive.

Il souleva le store et aperçut Armand, dehors, qui lui faisait des signes.

Il ouvrit avec empressement.

– Armand, comment se fait-il ?

L'avocat entra, referma vite la porte derrière lui.

– Je risque gros en venant ici, dit-il, mais je voulais te voir.

– Bon... assieds-toi, causons...

L'avocat resta cependant debout. Il semblait soucieux.

– Tu as fait ce que je t'ai dit ? demanda-t-il.

– Oui.

– Il ne reste aucune trace ?

– Rien.

– Tu es sûr ?

– Absolument sûr. Écoute, j’ai travaillé depuis dix heures. J’ai passé partout. J’ai fait le tour des classeurs, j’ai examiné chaque papier. J’ai détruit tout ce qui se rapporte aux douze autos que j’ai modifiées ici.

– Bon, excellent.

– Les documents qui restent ici sont des documents absolument légitimes.

– Tu as songé aux listes de paie concernant l’atelier de peinture ?

– Oui. J’ai détruit les cartes de travail concernant les voitures en question, et j’ai modifié les livres en conséquence.

– Comment balances-tu ?

– Par les ventes d’essence. C’est très difficile à retracer, ces ventes.

– Bon... Et les faux numéros de série ?

– Je suis allé dans le garage et je les ai fait

fondre avec la torche à gaz propane.

– Formidable.

– Je te dis, il ne reste absolument rien.

– Bon... Maintenant, je veux t'expliquer quelque chose...

– Vas-y...

– Je t'ai dit que je pouvais te parler en toute confiance, que j'étais sûr de ton silence.

– Oui.

– Tu te demandes comment je puis en être aussi sûr ?

– Oui... Oui, j'avoue que ça me chicote un peu. Tu es tellement soupçonneux, méthodique, plein de précautions. Pour être autant sûr que tu l'es, il faut que tu aies des raisons que je ne connais pas.

– Pas DES raisons... Une seule.

– Ah ?

– Oui.. Vois-tu, quel est le plus grand et le plus sûr silence qui soit ?

– Je ne comprends pas ?

– Oui, quel est le silence dont on peut être totalement sûr et certain ?

– Bien... je suppose que...

– Suppose que c'est la mort et tu supposeras parfaitement bien. En parlant, Armand avait sorti de sa poche un petit revolver à barillet, dont le canon était affublé d'un silencieux de bonne taille.

– Cette arme, dit-il comme s'il conversait aimablement, ne fait pas de bruit. À peine un petit « ploc ». Personne ne l'entendrait. D'ailleurs, j'ai vérifié les mouvements de tes employés. Ils sont tous sortis manger, sauf un. Et celui-là est occupé au fond du garage, derrière deux séries de doubles portes. Il est dans l'atelier de peinture. Même avec un revolver ordinaire, il n'entendrait rien. Je vais te tuer, et ensuite je vais vider la caisse. L'on croira qu'il s'agit d'un vol. Et ainsi, toutes traces seront disparues. Pour prouver quelque chose, il faudrait que l'on te fasse témoigner. Mais tu ne pourras pas témoigner dans ta propre cause, et comme les

documents n'existent plus, il ne reste rien. Surtout, il ne reste rien pour établir un lien entre toi et moi.

Le garagiste, les yeux agrandis par l'épouvante, tentait de parler, mais aucun son ne voulait sortir de sa gorge.

L'avocat, toujours sur ce ton de conversation, murmura :

– Je ne prends jamais de chance, moi. Quand ça se met à chauffer, j'efface les traces derrière moi. Tu as été utile pendant un temps. Les autres aussi. Mais maintenant vous êtes un fardeau. Je me débarrasse du fardeau. Tu vois que c'est simple.

Le garagiste s'élança.

Il renversa sa chaise, poussa le pupitre de travers dans la pièce. C'était ce que voulait Armand.

Comme le garagiste allait bondir sur lui, il le tira d'une balle en plein front.

L'homme n'eut même pas le temps de savoir ce qui arrivait.

Il tomba, foudroyé.

Armand remit lentement le revolver dans sa poche.

Il examina les lieux, désireux de ne laisser aucune trace de son passage.

Il avait éteint sa cigarette dans le cendrier, il la reprit, la mit dans sa poche. Même cette insignifiante cigarette pouvait le condamner. Il ne fallait pas mésestimer le travail des laboratoires de la police.

Satisfait, sûr de n'avoir pas laissé d'indice capable de le perdre, il enfila des gants, ouvrit le tiroir-caisse et le vida de son contenu.

Puis d'un revers de main, il balaya quelques papiers vers le sol.

Pour la police, le cas serait classique. Hold-up, vol, et le garagiste abattu par un voleur énervé.

Il y avait tout juste assez de traces de bataille.

Armand sortit. Et en sortant, avec ses gants, il essuya la poignée de la porte. L'on ne retrouverait certes pas ses empreintes sur les lieux. Ni ses empreintes, ni son nom, ni la

moindre trace de sa venue.

C'était, à toutes fins utiles, un crime parfait.

Il ne restait plus qu'à filer tranquillement, sans sembler se hâter.

Il monta donc dans sa voiture et prit vers l'ouest de la ville, puis, au bout de quelques coins de rues, tourna vers la montagne, où il habitait.

Homme sans conscience, il conduisait sa voiture avec un calme de glace. La mort de ce garagiste avait été nécessaire, estimait-il, et il avait accompli le geste par souci de sécurité, n'attachant pas plus d'importance à la chose que son absence de conscience le lui permettait.

S'il fallait éliminer les autres garagistes, il le ferait.

Pour l'instant, il était dans ses plans d'aller dormir. Et le lendemain matin, il s'occuperait d'attirer Diane dans un piège et elle serait éliminée à son tour.

Comment pourrait-on le soupçonner, lui, dont le lien avec les garagistes était impossible à prouver ? La mort de Diane compléterait

l'affaire. Certes, il était ennuyeux d'avoir à abandonner un racket qui laissait espérer tant de profits. Mais il ne s'en faisait pas trop. Pour un racket de perdu, combien d'autres s'offraient...

Ce qu'Armand ne savait pas, cependant, c'était que Diane, de la fenêtre de sa chambre louée, avait observé tout le manège. Elle avait vu le garagiste passer sa nerveuse journée. Elle l'avait vu s'enfermer dans son bureau dès dix heures venues. Et elle avait aperçu avec satisfaction Armand qui venait lui rendre visite.

Son départ, le soin qu'il avait mis à essuyer la poignée de la porte, avaient immédiatement alerté l'attention de Diane.

Dès qu'Armand eut filé dans sa voiture, elle sortit, traversa la rue déserte et sombre, et, elle aussi munie de gants, entra dans le bureau.

Le spectacle était éloquent.

Armand, voyant que l'affaire tournait au pire, avait tout simplement éliminé un témoin gênant.

Diane comprit aussitôt qu'elle devait agir, et agir vite. Sûrement que l'on avait détruit la

preuve documentaire. C'était là la raison de la présence du garagiste dans le bureau fermé. Or, en éliminant cette preuve, la cause n'en devenait que plus difficile. Et le garagiste mort, elle risquait de devenir une cause perdue d'avance.

Il n'y avait qu'une solution. Il fallait qu'elle puisse faire accuser Armand du meurtre. Et la seule façon, c'était de le filer au plus tôt, de prouver qu'il avait l'arme du crime dans sa poche.

Mais par où commencer ?

Où pouvait-il être, présentement ?

Il était parti sans se hâter. Pour aller où ? Chez les autres garagistes ? Allait-il les éliminer tous le même soir ? Diane déduisait que non. De tuer quatre garagistes le même soir, même sous prétexte de vol, attirerait sûrement les soupçons de la police. Tout d'abord, l'opinion publique serait échauffée. Les journaux prendraient parti. La police tenterait de prouver que les crimes découlaient d'une même main... Or, en tentant de prouver une telle chose, ne viendrait-on pas en face des documents compromettants ? Il était plus

sage pour Armand de se servir de la mort du premier garagiste comme d'une sorte d'exemple et de menace envers les autres. Soit, Diane ne donnait pas cher de leur peau. Armand verrait à leur imposer le silence à leur tour, et de la façon la plus permanente possible. Mais ce ne serait pas ce soir, elle en était sûre.

Elle pouvait donc croire qu'Armand était reparti pour chez lui.

C'était l'endroit le plus logique.

Hélaant un taxi qui passait, Diane se fit conduire à une rue de la maison dans la montagne.

Elle verrait bien si son homme avait réintégré le domicile.

Armand vivait seul dans une immense maison, où des domestiques lui assuraient une vie sans embêtements. On parlait un peu partout, et à mots couverts, des orgies qui se déroulaient en ces lieux.

Diane comprit qu'il était sur un immense terrain lui-même clôturé, et défendu par une

haute grille verrouillée. C'était l'un des endroits les plus retirés, les plus coûteux de la montagne. Seul un homme très riche, ou un bandit, pouvait se permettre de vivre là.

Il était deux heures du matin quand elle arriva.

Elle fit lentement, le tour de la muraille entourant l'immense propriété.

Le mur pouvait être escaladé assez facilement. Elle acquit la certitude qu'Armand ne craignait pas particulièrement les intrus. Que ce mur existait au moment où il avait acheté la propriété et qu'il estimait suffisante la protection de la grille contre les visiteurs intempestifs.

Et puis elle n'oubliait pas l'as qu'elle tenait en main...

Il s'agissait d'abord de se rendre jusqu'à la maison.

Comme elle avait fait déjà cent fois dans sa vie, elle y arriva sans aucun anicroche. Elle se retrouva dans les parterres de la maison. Comme rien ne bougeait et que personne ne semblait surveiller outre mesure, elle ne prit aucune

véritable précaution, et se hâta en courant vers la maison.

Là aussi, l'entrée fut facile.

Quelqu'un avait oublié une porte-fenêtre donnant sur une terrasse. Elle était entrouverte. Diane put donc s'introduire dans la maison dans le plus parfait silence.

Elle détermina que la chambre d'Armand devait être en haut, à l'étage. Et que c'était sûrement la plus grande et la plus belle. D'en bas, dehors, elle avait constaté qu'une sorte de tour faisait le coin de la maison. En haut, un balcon entourait cette tour. Des portes-fenêtres ouvraient sur ce balcon. Ce devait sûrement être la chambre d'Armand.

Elle s'orienta d'en bas, parvint au hall, grimpa rapidement l'escalier tournant, majestueux et magnifique, vers l'étage. Là, elle repéra tout de suite la double-porte donnant dans la grande chambre du coin.

Elle en tâta la poignée, celle-ci cédait.

Elle ouvrit doucement.

C'était en effet la chambre en question. Elle était immense. Au centre trônait un immense lit à la turque. Armand y dormait paisiblement. Diane contempla un moment cet homme que les remords semblaient si peu déranger.

Puis elle vint près de la porte, trouva un commutateur, et fit de la lumière.

Sèchement, d'une voix qui portait, elle appela :

– Éveille-toi !

Armand bondit littéralement. Puis il stoppa le geste aussitôt. À dix pieds de lui, les talons bien solides dans le tapis, Diane se tenait, revolver au poing.

L'avocat se frotta les yeux.

– Qu'est-ce que c'est ?

Il paraissait véritablement estomaqué, stupéfait à en perdre la parole.

Tous ses plans étaient soudain détruits. Il était assez intelligent pour deviner que Diane n'avait pas accompli son geste sans d'abord prendre de solides précautions. La réputation de cette fille

n'était pas surfaite, il le savait.

– Qu'est-ce que vous voulez ?

Mais Diane n'allait pas se perdre en conversation inutiles.

– Debout, dit-elle. Contre le mur.

Elle avait aperçu, sur une patère de nuit, le veston d'Armand.

Elle souhaitait à tous les diables que l'arme du crime s'y trouvât encore.

Pendant qu'il allait prendre place contre le mur, elle marcha de côté jusqu'à la patère. Se penchant sans cependant perdre Armand de vue, elle tâta la poche du veston. L'arme était là, elle la sentit sous ses doigts.

Elle pouvait chanter victoire en toute confiance. Et la seconde partie de son plan pouvait être mise à exécution. Tirant prestement un sifflet de police de son corsage large, elle en produisit un son perçant.

Immédiatement, elle entendit la course lourde en bas, et les portes du balcon volèrent ouvertes.

Dix policiers furent dans la pièce moins de cinq secondes plus tard.

Le chef de l'escouade des homicides avait été fidèle au rendez-vous. Tout allait bien.

À Armand qui regardait la scène d'un air assommé, elle dit, en raillant :

– Je t'ai eu à ma façon. J'aurais eu peine à prouver légalement la collusion dans l'histoire des autos. Mais tu as tué un homme, tu as commis une erreur. Et tu t'es senti tellement sûr de toi que tu n'as même pas fait disparaître l'arme du crime. Maintenant, ton compte est bon, et tu le sais. Le reste nous viendra par surcroît.

VIII

Au téléphone, cette même nuit-là, Diane jubilait.

– Jim Arnold, dit-elle, plus j’avance dans ma carrière, plus je me rends compte que seuls les honnêtes gens sont vraiment intelligents. Les criminels en général sont stupides...

– Je commence à le croire moi aussi, rétorqua Jim Arnold en riant. C’est aussi l’avis de la police ici, à New-York.

– Tu vois comment les choses ont tourné ?

– Eh ! oui, je vois bien.

– Grâce à la stupidité d’Armand, en somme.

– C’est bien évident.

– Il n’avait qu’à jeter l’arme dans un quelconque bosquet, et jamais je n’aurais pu rien prouver.

– C'est vrai.

– Plus encore, il était à effacer si bien les traces de son racket que nous n'aurions même pas pu espérer l'envoyer en justice.

– Mais il a été stupide...

– Et il y a une question de chance, Jim. Tiens, je vous avoue que j'ai tremblé bien fort lorsque je me suis trouvée dans sa chambre.

– Vous aviez peur ?

– Presque.

– Voilà qui m'étonne. Diane la Belle Aventurière, avoir peur.

– Oh ! pas cette sorte de peur ! Pas la peur physique. Cela, j'avoue que je ne la ressens jamais. Non, mais je conserve tout de même mon ambition, ma fierté. Quand je commence une enquête, je ne tiens pas à la rater.

– Mais vous aviez tous les atouts en mains..

– Plus un as que je gardais.

– Lequel ?

– La présence de la police au bon moment. Je

ne voulais pas trouver l'arme du crime moi-même dans la poche de veston d'Armand. Je voulais que cette découverte soit faite par la police elle-même...

– Et puis, vous voyez, le coup a réussi.

– Oui, mais il aurait pu rater.

– Oh ! est-ce que ç'aurait été tellement important ?

– Pensez un peu... Armand, réveillé par une intruse, la nuit, avait parfaitement le droit de me faire arrêter pour effraction. Et il aurait probablement gagné sa cause, du strict point de vue légal. Et si l'on m'avait arrêtée, cela lui donnait le temps de si bien effacer les traces de son racket qu'il aurait été hors de notre portée complètement... Voilà de quoi j'avais peur.

– Je commence à vous comprendre, oui.

– Il fallait absolument que l'arme soit dans sa poche...

– Et elle y était.

– Mais elle aurait pu ne pas y être. Et alors c'était le désastre. Non, je me sentais comme ce

type qui a tout perdu au jeu, à qui il ne reste que cent dollars, et qui les mise sur la roulette... Je vous jure que le temps où la bille virevolte avant que de se poser dans l'alvéole gagnante, cet homme passe par les mêmes trances que je connaissais moi. Et ces trances-là, je veux les vivre le moins souvent possible.

Cet ouvrage est le 498^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.